

Québec français



De la modernité au Québec

Annette Hayward

Numéro 58, mai 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hayward, A. (1985). De la modernité au Québec. *Québec français*, (58), 20–20.

De la modernité au Québec

La *Nouvelle Barre du jour* de septembre 1984 consacré à « Vouloir la fiction © la modernité » constitue une lecture passionnante pour celui qui est curieux de mieux connaître les visées de ces auteurs québécois qu'on désigne de plus en plus, parfois à leur corps défendant, d'écrivain(e)s de la modernité. Grâce à une présentation rafraîchissante (détails amusants au sujet de l'organisation, le temps, les arrivées ou non arrivées, le menu de midi, les à-côtés, les signes astrologiques des participants, et j'en passe), le lecteur a rapidement l'impression d'avoir assisté lui-même à ce colloque d'une journée de tempête montréalaise, le 29 février 1984.

Les trente participants se reconnaissent volontiers unis par la « passion de l'écriture », par une volonté de questionnement et par le désir d'aller vers l'inconnu, l'impensable, l'indéfinissable, l'impossible ou, comme l'exprime Nicole Brossard, vers un nouveau réseau de l'imaginaire. Jean-Yves Collette affirme d'ailleurs que « la modernité québécoise » a inventé, sans même y penser, le concept de « TEXTE comme genre littéraire » (p. 49). Des différences notables, en particulier entre les adeptes des *Herbes rouges* et ceux de la *Nouvelle Barre du jour*, font cependant surface. Alors que certains praticiens de l'expérimentation pure du langage, de l'écriture pour l'écriture, dénoncent ceux qui commencent à succomber au « piège » de vouloir être compris, d'autres s'inquiètent des exclusions et de la censure, voire auto-censure, que peut entraîner le cloisonnement derrière une étiquette (norme ?) comme la « modernité ». Il aurait peut-être été utile au préalable de rappeler la distinction établie par Henri Lefèvre entre le « modernisme », ou culte du nouveau pour le nouveau, et la réflexion critique sur ce modernisme qui constituerait le propre de la « modernité ». Louise Cotnoir se présente d'abord et avant tout comme féministe (« Pour les femmes, l'écriture moderne s'utilise en termes de stratégie ») (p. 19) et Normand de Bellefeuille insiste sur la nécessité d'un mouvement dialectique entre la parole et l'acte. Renée-Berthe Drapeau dit écrire pour « éventrer » la langue française alors que Sylvie Gagné, venue à la vie littéraire en pleine

annette hayward

modernité, évoque le désir d'acquiescer une meilleure connaissance des classiques, des formes du passé. André Beaudet proclame son droit à la « dissonance » et François Charron, à l'exploration de la thématique psychanalytique et théologique. Michael Delisle, un autre jeune, se sert de la formule « modernité montréalaise » et dit que, pour lui, la modernité va de soi parce qu'il faut nécessairement se situer par rapport à son époque et qu'actuellement : « On a l'impression que tout a été fait et la seule porte de sortie c'est qu'il reste des phrases à faire » (p. 95).

La conscience du matériau physique constitue en effet une partie importante de ce mouvement ; on y délaisse le sens pour les sens.

Delisle affirme également qu'il « imagine très bien qu'on pourrait lire un texte lettre à lettre, comme chez André Gervais, par exemple. » (« Ou comme chez Gauvreau », lance quelqu'un d'autre.) J'ajouterais : Ou comme le dernier volume de Madeleine Gagnon, intitulé justement *la Lettre infinie*. Ce texte, qui se sait assez hermétique, illustre on ne peut mieux certaines des assertions de ce colloque et se situe dans cet « espace » de la modernité que Michel Gay décrit comme : « Devant : l'improbable, l'impossible, l'impensable. Au milieu : du texte, du travail, du mot, de la syntaxe, de la dépensée. Derrière : de l'oubli, du blanc » (p. 32). Et comment ne pas penser à l'affirmation de Carole Massé selon laquelle l'écriture (comme les régimes totalitaires) découlerait du « deuil impossible de l'enfant-Dieu [le désir de l'omnipotence, etc.] en chacun de nous » (p. 96) lorsqu'on lit chez Madeleine Gagnon (p. 11-12) : « Reconnaissons depuis le début : c'était au temps de la magie des mots, quand de dire maman elle revenait et quand de dire va-t'en elle disparaissait. »

la nouvelle barre du jour
septembre 1984, 101 p. (4,50 \$)

la lettre infinie
Madeleine GAGNON
VLB éditeur, Montréal, 1984, 108 p. (9,95 \$)
quand je lis je m'invente
Suzanne LAMY
L'Hexagone, Montréal, 1984, 111 p. (9,95 \$)

Pour ces écrivains, il s'agit avant tout de créer de la « fiction », c'est-à-dire un nouveau réel, non pas le contraire de la réalité mais, comme le dit Nicole Brossard, sa partie non documentée, son impasse. On a vite l'impression, en effet, que ce mouvement de la modernité énonce le constat d'une réalité inacceptable, qu'il faut réinventer par la fiction. Ses liens de parenté avec le mouvement féministe, comme avec le surréalisme, *Refus global*, les automatistes et en particulier Claude Gauvreau (Madeleine Gagnon se déclare « la matrice des figures explorées », p. 72), deviennent alors très compréhensibles.

En plus de l'excellente synthèse du colloque sur la modernité donnée par Jean Royer à la fin du numéro de la *Nouvelle Barre du jour*, nous recommandons fortement la lecture du chapitre consacré à la modernité par Suzanne Lamy dans son volume d'essais intitulé *Quand je lis je m'invente*. (Ces « modernistes » ont décidément le don des titres !). Une inconditionnelle de « l'écriture au féminin », qu'elle relie tout aussi inconditionnellement aux écrivaines dont l'œuvre témoigne d'une expérimentation au niveau de la forme, Suzanne Lamy offre dans « les Obscures Clartés de la modernité » une analyse claire et courageuse de ce phénomène : ses origines littéraires et socio-culturelles, sa situation par rapport à la génération précédente, les contradictions et les dangers qui le menacent et, bien entendu, son « greffon le plus vivace », les écritures au féminin.

En effet, et tout le monde l'admet, les écrivains québécois de la modernité les plus lus et les plus commentés sont ses écrivaines. Le féminisme, en prêtant une assise plus concrète au questionnement inhérent à cette « école », en est devenu rapidement sa manifestation la plus importante. Il s'agit d'un constat que l'ouvrage de Suzanne Lamy, qui se veut en grande partie une « lecture » de l'écriture au féminin, illustre sans doute mieux que le colloque publié par la *Nouvelle Barre du jour*, en dépit de toute la sincérité dont il fait preuve.

Car ces écrivains de la modernité ou de la post-modernité québécoise, qu'ils en acceptent ou non l'étiquette, témoignent d'une passion, d'une sincérité et d'une énergie remarquables. ■